

La catastrophe des Sables en 1881 (poésie)

Je ne suis qu'une veuve une mère.
Une humble vendéenne ignorant la grammaire,
Les phrases des beaux parleurs
Mais de grâce écoutez la pêcheuse inconnue
Qui des Sables-d'Olonne à Paris est venue.
Le coeur en deuil les yeux en pleurs
Votre âme excusera mon langage inhabituel
Voici j'avais deux fils l'un courageux, un modèle
Tombe sous les murs de Paris
L'autre un hardi marin
Le seul espoir et la fête de mes vieux ans
Eh bien, le jour de la tempête, l'océan me l'a pris
C'est le vingt-sept janvier que se passa la chose
La mer tranquille comme un lion se repose
Dormait sous le beau ciel d'azur
Réunis sur les quais nos marins de la Chaume
Disent : voilà huit jours qu'il fait froid et qu'on chôme
Allons pêcher le temps est sûr
Une heure après soixante ou quatre vingt chaloupes
Partirent d'un air triomphant
Chacun leur souhaitait prompt retour, bonne prise
Et longtemps je suivi des yeux
La voile grise du bateau de mon cher enfant
La nuit vint soudain par une brusque saute
Le vent tourna du Sud au Nord-Ouest
Sur la côte la tempête se déchaînait
La mer grondait le ciel était noir
La première j'accourus sur la rive
Implorant pour mon Pierre Notre-Dame de Bourgenay
Oh ce fut une nuit épouvantable
Rien que l'obscurité rien que le bruit terrible des flots
Nous étions là deux cents, oui deux cents femmes du port
Ombres, exténuées, cheveux épars
Criant aux vagues, aux nues, les noms des matelots absents
Mais seuls les grondements sourds répondaient à nos
plaintes
La voix de l'ouragan couvraient nos voix éteintes
Mais que nous importaient le vent et la pluie, et la foudre
Et l'orage qui nous crachait au front
Et la lave au visage nous voulions nos hommes vivants
L'aube parut enfin à l'effroyable rêve
Partout de tous côtés, d'un bout à l'autre de la grève
Des épaves et des débris, des cadavres et des planches
Et folle, je sautais dans les écumes blanches
Appelant mon Pierre à grands cris
Oh vous ne savez pas quel désespoir farouche
Quels appels déchirants s'échappaient de nos bouches
Quels sanglots torturaient nos chairs
Elle qui dans sa fureur qui toujours recommence
La vague au milieu d'un acte de démence

Nous prend nos êtres les plus chers
Mon pauvre Pierre est mort là-bas au fond des Barges
Où les vagues se font si hautes et si larges
Il a son bateau pour cercueil
Onze barques de pêcheurs cinquante deux hommes ont péri
C'est affreux et maintenant nous sommes
Cinquante deux femmes en deuil
Voilà pourquoi je viens par le bon Dieu guidée
Demander à Paris au nom de la Vendée
Un peu d'argent, un peu de pain
C'est pour nos orphelins, ô donnez votre obole
Donnez aux pauvres gens que le malheur affole
Et qui portent le deuil au front
Donnez et pour un temps oubliant leurs épreuves
Celles qui, d'un an, de l'océan furent veuves
Avec des pleurs vous béniront

C'est Alma Croizillac qui est allée à Paris